









Arts et culture

Que ce soit par le théâtre, le cinéma, la musique, la danse, la peinture, la sculpture, la mode ou encore l'artisanat, les Autochtones affirment leur attachement à leur culture, à leur histoire ainsi qu'à leurs traditions. Pas étonnant que l'on retrouve de nombreux artistes parmi les populations autochtones. Les thèmes sont souvent tirés de leurs racines ou de leur spiritualité.



Photo : Annabelle Dionne

Florent Vollant

Créateur de rêves



Faire sa place dans l'univers de la chanson demande beaucoup de courage et une détermination à toute épreuve. Florent Vollant, auteur-compositeur-interprète innu originaire de Maliotenam sur la côte nord du Québec, en sait quelque chose. Devenu célèbre en tant que membre du duo Kashtin, il mène désormais une carrière solo. Récipiendaire du Prix Juno en 2001 dans la catégorie « meilleure musique autochtone de l'année » grâce à son album Nipaiamianan, Florent Vollant est un amoureux de la chanson. Plus qu'un métier, chanter en innu, sa langue maternelle, est pour lui une façon d'exister et d'entretenir sa culture.

« Lorsque j'arrive à faire danser les gens, à les faire chanter, rêver ou même pleurer, je me dis que j'ai réussi quelque chose, que je sers à quelque chose », raconte l'artiste. À 5 ans, il était déjà fasciné par la musique, mais en vieillissant, celle-ci s'est imposée à lui. « Je n'ai pas choisi la musique, c'est elle qui m'a choisi », précise-t-il.



Pour arriver à vivre de la musique comme Florent Vollant le fait depuis de nombreuses années, il faut plus qu'aimer le monde de la chanson, il faut en être passionné. « Je considère ça comme une vocation parce que la vie est loin d'être facile et qu'il faut y consacrer beaucoup de temps et d'énergie. Mais lorsque tu aimes ça, le travail semble toujours plus facile », confie-t-il.

En plus de posséder une volonté à toute épreuve, il faut également avoir une bonne dose de confiance en soi. « Ce qui n'est pas toujours évident lorsqu'on traverse des périodes de doute. Il est important de s'entourer de bonnes personnes qui croient en ce que l'on fait, parfois plus que soi-même », explique-t-il. Florent Vollant estime que le soutien de sa famille représente ce qu'il a de plus précieux. « Sans ça, je ne sais pas si on peut arriver à surmonter les obstacles du métier, car c'est très difficile. » Comme dans toute chose, la réussite ne vient pas seulement du mariage du talent et de la technique, mais en grande partie des efforts qui y sont consacrés.



Florent Vollant partage son temps entre Maliotenam, où il a mis sur pied un studio d'enregistrement pour permettre à des jeunes Autochtones de suivre ses traces, et Montréal, où il effectue l'enregistrement de ses chansons. Lorsqu'on lui demande si la nécessité de s'éloigner de ceux qu'il aime pour pratiquer son métier et assouvir ses passions aurait pu être un obstacle, il répond non sans hésiter : « Lorsqu'on est décidé à faire quelque chose, il faut prendre tous les moyens pour que ça fonctionne. » Pour lui, la création d'une belle chanson vaut tous les sacrifices.

Ce qui passionne Florent Vollant, c'est d'arriver à créer une mélodie et à faire passer une émotion par ses chansons et sa musique. « Lorsque tu chantes dans une langue que les gens ne comprennent pas, le défi est de les rejoindre par autre chose que les paroles. La langue innue se chante bien, elle permet de créer de belles mélodies. Lorsque j'arrive, par la musique, à donner aux gens l'impression qu'ils comprennent les chansons, c'est extraordinaire. »

Photos : Annabelle Dionne

Tammy Beauvais Designs

Une jeune styliste mohawk se laisse guider par sa grand-mère

Tammy Beauvais, une jeune styliste mohawk, a compris que démarrer une entreprise n'était pas de tout repos. « Il faut travailler fort pour se faire un nom », précise-t-elle.

Grâce aux châles en cachemire qu'elle a confectionnés pour les épouses de 34 chefs d'État ayant participé au Sommet des Amériques à Québec, M^{me} Beauvais a attiré l'attention. C'est à la demande de Aline Chrétien, l'épouse du premier ministre du Canada, que M^{me} Beauvais s'est lancée dans une telle entreprise. À la suite du service qu'elle a assuré lors de cet événement renommé, elle a reçu bon nombre de commandes pour ses vêtements. Par contre, elle est consciente du fait qu'elle en est encore à ses débuts et qu'il lui reste beaucoup de travail à accomplir.

En janvier 1999, elle réalisait un rêve de jeunesse en ouvrant son entreprise de création de mode à Kahnawake. En effet, depuis l'âge de dix ans, elle avait pour ambition de suivre les traces de sa grand-mère, une femme très respectée dans la communauté, qui aimait confectionner des vêtements traditionnels pour enfants et adultes. « Ma grand-mère a eu une grande influence sur mon travail », confie la jeune créatrice, qui a adopté un style bien à elle en ajoutant à ses vêtements des symboles mohawks traditionnels.

En peu de temps, Tammy Beauvais a réussi à se tailler une place dans le monde de la mode. Grâce à la précieuse collaboration de son ami Marvin Delormier, ses créations se vendent aujourd'hui dans plus de 40 boutiques au Canada et aux États-Unis. « Marvin m'a donné un coup de pouce énorme pour trouver des magasins intéressés à recevoir ma collection. Le reste de ma marchandise, je l'écoule sur la route en participant à des pow-wow, à des conférences ou à des foires commerciales », raconte M^{me} Beauvais.

Pour obtenir plus de renseignements,
vous pouvez visiter le site Web de
Tammy Beauvais Designs à l'adresse
www.tammybeauvais.com



Photos : Annabelle Dionne

Le battage du frêne

Une technique unique à Odanak



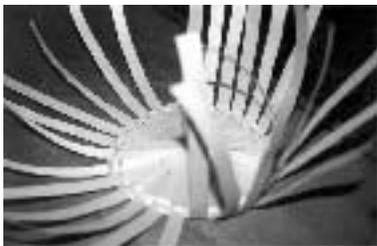
Une légende autochtone raconte que les Abénakis sont nés dans un panier de frêne. Voilà une façon unique de dire qu'ils en fabriquent depuis plusieurs générations. Le battage du frêne est même devenu une tradition à Odanak. Dans cette communauté autochtone, située en face de Trois-Rivières, ils sont une dizaine à fabriquer des paniers en frêne.



Les Abénakis doivent s'y prendre à deux pour battre le frêne à coup de hache, dont le bout a été préalablement arrondi pour ne pas fendre le bois. Ils battent le tronc de l'arbre à un rythme religieusement coordonné. Par la suite, ils décollent les couches de bois délicatement et les séparent pour les amincir. C'est avec ces bandes minces que les artisans abénaquis fabriquent des paniers. Mais avant d'arriver à cette étape, il faut enlever la couche rugueuse du bois et laisser sécher les longs rubans de frêne ainsi créés. Une fois secs, ces derniers sont roulés et vendus aux artisans qui se chargent de leur donner une seconde vie.



« Le frêne est de plus en plus difficile à trouver », constate Clément N'Sadoquos, du conseil de bande d'Odanak, qui a dû, cette année, aller chercher le frêne à Maniwaki, au nord de Hull, chez les Algonquins de Kitigan Zibi. Bien que la ressource se fasse rare, la demande, elle, ne diminue pas. Un projet de plantation de frênes est donc en voie de se réaliser à Odanak. « Nous devons toutefois attendre une quinzaine d'années avant de pouvoir utiliser nos propres arbres. » D'ici une vingtaine d'années, on peut donc s'attendre à voir les Abénakis pleinement autonomes dans la fabrication de ces magnifiques paniers.



Photos : Annabelle Dionne



Tourisme

À l'heure actuelle, le tourisme connaît un essor rapide partout à travers le monde. Le tourisme constitue un pilier solide pour le développement économique, social et culturel d'un pays. Le tourisme autochtone, qui se développe depuis une dizaine d'années, offre aux Autochtones une occasion unique de se faire connaître et de faire comprendre leurs valeurs.



Photo : Annabelle Dionne

Sur les traces du passé

Centre d'interprétation de Gespeg



Photos : Annabelle Dionne

Le Centre d'interprétation de Gespeg se veut une réplique du mode de vie des Micmacs en 1675. Ce centre ethno-touristique a ouvert ses portes à l'été 1995 après avoir formé une quinzaine de guides-artisans. En quelques années seulement, il est passé de 3 000 à 8 000 visiteurs par an. En majorité européenne, la clientèle est rapidement fascinée par le style de vie, les croyances ainsi que les coutumes des Autochtones de l'époque. Les visiteurs sont plongés au cœur d'une époque où les Autochtones n'avaient, pour survivre, que ce qu'ils trouvaient dans la nature.

Pour se nourrir, les Micmacs chassaient aussi l'orignal, le castor et d'autres gros gibiers. Ils pêchaient l'anguille, l'éperlan, le saumon, l'esturgeon, le gasparau ainsi que le poulamon et complétaient leur alimentation par des fruits, des racines, des feuilles, des coquillages et même des œufs d'oiseau.

Les Micmacs arrivaient à faire quelque chose de pratique avec presque tout. Ils utilisaient l'écorce de cèdre pour faire de la corde, tandis que les feuilles de quenouille et l'écorce de bouleau et de frêne servaient à fabriquer des paniers. Ils prenaient les racines d'épinette pour coudre l'écorce et la gomme de sapin pour rendre les paniers étanches. Les assiettes et les plats étaient faits en peuplier, un bois mou et léger qui se transporte bien, étant très adéquat à un mode de vie nomade. Les Micmacs utilisaient la graisse d'ours pour empêcher les bactéries de s'installer dans le bois. Pour amuser les enfants, ils fabriquaient des balles molles en peau de chevreuil cousue à l'aide d'une aiguille en os et des nerfs du chevreuil, et les remplissaient ensuite avec des poils d'orignal.

Puisque les Micmacs étaient nomades à l'époque, ils devaient aménager un site différent selon la période de l'année. Le site d'interprétation se divise donc en six îlots différents. Tout d'abord, l'îlot d'automne est celui des premières grandes chasses et des derniers préparatifs en vue de l'hiver. C'est à cet endroit que les Autochtones travaillaient les peaux et fabriquaient des armes pour la chasse, des raquettes et même des toboggans. Dans l'îlot d'hiver, les Autochtones préparaient le matériel nécessaire à la chasse et à la pêche durant cette saison. Dans l'îlot de printemps, les Micmacs pratiquaient l'acériculture et transformaient, entre autres, le sirop d'érable. Dans l'îlot d'été, ils pratiquaient la pêche, l'artisanat, la cueillette de fruits et la culture du tabac. Vient ensuite l'îlot de chasse où il est possible d'observer les différents types de piège et les campements provisoires utilisés à cette époque. Finalement, l'îlot général est celui où se pratiquaient diverses activités.

Le Centre d'interprétation est ouvert de la mi-juin à la fin septembre. Pour obtenir plus de renseignements, vous pouvez téléphoner au (418) 368-7449.

Aventure Mikuan II

Pour de douces aventures

Le mot « mikuan » signifie « plume » en innu. « Les plumes sont douces et s'envolent facilement, comme les aventures que je propose aux gens », explique le président d'Aventure Mikuan II¹, Gordon Moar. Cette entreprise touristique, membre de la Société touristique des Autochtones du Québec (STAQ) et située dans la réserve faunique Ashpamshuan au Saguenay-Lac-Saint-Jean, nous fait redécouvrir la faune et la flore.

Les touristes peuvent se rendre en forêt pour découvrir les plantes médicinales, apprendre les principes de l'orientation en forêt grâce au soleil, aux arbres, au vent et au lichen, faire la reconnaissance des sentiers de trappe et en apprendre davantage sur le mode de vie des animaux, dont l'habitat du castor. Des forfaits sont aussi disponibles pour connaître les techniques du tannage des peaux, goûter les mille et une saveurs de la cuisine traditionnelle ou assister à la fabrication d'un objet artisanal à la manière ancestrale.

Pour ceux et celles qui désirent passer plus d'une journée dans cet univers enchanteur, il est possible de dormir sous la tente montagnaise, sous un tipi ou encore dans un shaputuan. C'est à l'intérieur des shaputuan que les familles autochtones se réunissaient autrefois afin d'enseigner aux enfants la tolérance, le respect, l'amitié, l'amour et la bonne entente. Avant d'aller au lit, vous pourrez écouter M. Moar vous raconter des contes et des légendes autochtones, assis confortablement autour d'un feu. Un tel séjour ne peut qu'être enchanteur et captivant.

Aventure Mikuan II existe maintenant depuis dix ans et fait partie du tourisme d'aventure. En créant son entreprise, Gordon Moar a pu retourner aux sources et en apprendre lui-même davantage sur sa culture et ses traditions. « Les besoins ne sont plus les mêmes et il y a certaines choses qu'on faisait qu'on ne met plus en pratique aujourd'hui », constate-t-il. Gordon Moar fait aussi découvrir de quelle manière ses ancêtres respectaient la nature. « La gestion du territoire doit être faite avec respect et attention. On parle de certaines richesses inépuisables, mais ce n'est pas vrai. C'est fragile et il faut en prendre soin. »

La plus grande partie de sa clientèle est européenne. Ce sont des gens qui souhaitent sortir des circuits ordinaires qui leur sont proposés au Québec. L'entreprise de Gordon Moar emploie jusqu'à quatre guides et est ainsi en mesure de recevoir des groupes plus nombreux.

Au printemps 2001, Aventure Mikuan II a reçu une mention d'excellence de la part de la STAQ pour l'ensemble du produit. Ce prix a été décerné à M. Moar pour l'authenticité, la qualité et la sécurité de son produit, mais aussi pour le contenu et la maîtrise de sa culture. En mai 2002, Gordon Moar a également reçu une mention spéciale lors du gala national des Grands Prix du tourisme québécois, pour son rôle joué dans la préservation de l'environnement et la connaissance écotouristique.

L'aventure vous intéresse ? Surtout, n'oubliez pas votre huile à moustiques...



Photos : Annabelle Dionne

Aventure Mikuan II
Tél. : (418) 275-2949
ou (418) 679-6087,
composez 33 après le bip
Télé. : (418) 275-6691

1. Une vidéo portant sur cette entreprise est disponible au bureau régional du Québec d'Affaires indiennes et du Nord Canada.

Centre ethno-culturel Kanatha-Aki

Un lieu de découvertes et de repos



L'idée de dormir dans un tipi vous plaît ? Vous voulez découvrir la spiritualité autochtone, fabriquer un attrapeur de rêve ou simplement apprendre à vivre en forêt ? Le Centre ethno-culturel Kanatha-Aki est l'endroit idéal. Situé en pleine forêt à Saint-Donat, à 130 kilomètres au nord de Montréal, il est la reconstitution d'un village autochtone où l'on peut prendre le temps de vivre avec la nature.

Durant la visite du site, l'ancien grand chef des Algonquins, Dominique Rankin, nous amène dans le cercle de guérison, un lieu considéré comme sacré pour les Autochtones. Les visiteurs sont invités à se recueillir pour la prière des points cardinaux. On prie l'Est pour la lumière et la nouvelle journée qui commence avec le lever du soleil, qui nous rappelle qu'on doit prendre le temps de vivre au jour le jour. On prie le Sud afin de remercier la nature de toute la vie qu'elle fait naître et fait grandir. On prie aussi cette direction pour que les êtres humains se respectent et que l'harmonie s'établisse entre les peuples. On prie l'Ouest, la direction de l'acceptation et du repos, pour remercier la Terre-Mère. Finalement, on prie le Nord pour se libérer et retrouver la pureté.

Le Centre ethno-culturel Kanatha-Aki a gagné divers prix, dont celui du développement et de l'innovation touristique en 1999 et celui de l'attraction touristique en 2000. Depuis son ouverture, le Centre a déjà reçu plus de 2 000 visiteurs. Soixante pour cent de la clientèle est québécoise; le reste provient d'Europe. « Ce sont souvent des gens qui cherchent à se retrouver ou qui désirent en apprendre davantage sur notre culture et notre spiritualité », fait remarquer M. Rankin.

Dominique Rankin offre également la possibilité d'aller se promener en canot sur le lac. Rien de plus agréable pour observer la nature et toute sa richesse. « Il est important de vivre au rythme de la nature, de sentir que l'on fait partie du même environnement que les animaux, souligne-t-il. Il est également important de prendre conscience de nos origines, de ce que nous sommes et de ce qui nous entoure. »



Pour obtenir plus de renseignements, vous pouvez visiter le site Web du Centre ethno-culturel Kanatha-Aki à l'adresse www.dominiquerankin.com ou téléphoner au (819) 424-4411.

Photos : Annabelle Dionne

Sciences et technologies

On retrouve des Autochtones dans plusieurs domaines des sciences et des technologies. On pense sans hésiter à la recherche scientifique, à la médecine, aux technologies de pointe ou encore à l'ingénierie. Quel que soit leur domaine d'intérêt, les Autochtones arrivent toujours à y intégrer leurs valeurs et à enrichir les gens par leurs nombreuses réalisations.



Photo : Scierie Opitciwan



Photo : Sylvain Vézina

La piste amérindienne

Un lien avec l'univers autochtone

En quatre ans seulement, La piste amérindienne s'est imposée comme le principal site Internet autochtone de langue française. Au départ, le Groupe Cleary, une entreprise de communication autochtone établie depuis 11 ans à Wendake, souhaitait créer un site Web visant à intégrer la nouvelle technologie au sein des collectivités autochtones au Québec.

Les consultants du Groupe Cleary sont tous des experts des questions autochtones. En plus de proposer une gamme de services dans les domaines de la communication et du multimédia, l'entreprise se spécialise notamment dans la formation et le perfectionnement du personnel ainsi que dans l'évaluation de programmes. La piste amérindienne représente un volet essentiel des services offerts. « Nous voulons que La piste amérindienne devienne un outil de référence national dans Internet », affirme Dominic Cleary, directeur du développement et du marketing et fils de Bernard Cleary, fondateur de l'entreprise.

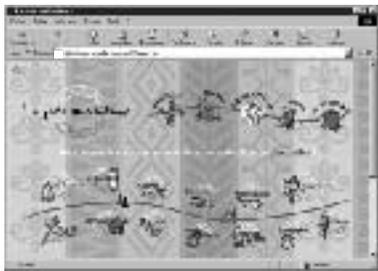
Chaque mois, près de 40 000 internautes visitent ce site, qui renseigne sur l'économie, le tourisme et la culture autochtones. Voilà une façon efficace de demeurer au fait de l'actualité autochtone. À l'heure actuelle, La piste amérindienne offre des hyperliens menant à 400 autres sites autochtones du Québec, dont une vingtaine ont été créés par le Groupe Cleary lui-même. « Au cours des années, nous nous sommes perfectionnés dans le domaine des nouveaux médias. Nous sommes maintenant en mesure de concevoir des sites Internet pour des entreprises et des collectivités et possédons les compétences nécessaires pour produire des CD-ROMS et d'autres produits liés à la nouvelle technologie », explique M. Cleary.

La piste amérindienne propose également du commerce en ligne. Les visiteurs peuvent se procurer des objets d'artisanat fabriqués par des membres de diverses collectivités autochtones au Québec. « Des commandes proviennent d'aussi loin que l'Europe », souligne-t-il. Par l'entremise du site, les artisans autochtones ont la possibilité d'annoncer leurs produits, qui vont de la poterie aux mocassins.

De plus, le site permet au Groupe Cleary de se faire connaître sur la scène internationale. Dans l'avenir, M. Cleary prévoit y recourir pour assurer la vente de CD-ROMS, de livres, de recettes autochtones et même d'articles de fourrure. Grâce à Internet, le Groupe Cleary a pu accomplir sa mission : stimuler et faire prospérer l'économie chez les Premières nations.

Par ailleurs, l'entreprise envisage de créer d'autres sites semblables destinés aux collectivités autochtones de chaque province et de chaque territoire. « Nous souhaitons devenir la source de référence par excellence en matière autochtone pour tout le Canada et peut-être même à l'échelle internationale », ajoute le jeune directeur.

Le Groupe Cleary n'avait pas du tout l'intention de voir plafonner le nombre de visiteurs. C'est pourquoi on a donné naissance à The Native Trail. Cette version anglaise de La piste amérindienne renferme des hyperliens menant à plus de 800 autres sites autochtones au Canada. La création de ce site a permis au Groupe Cleary de se tailler une solide réputation. « Aujourd'hui, de grandes entreprises font confiance à la qualité de nos services », de conclure Dominic Cleary.



N'hésitez pas à consulter
le site Web
La piste amérindienne
à l'adresse
www.autochtones.com
ou le site Web
The Native Trail
à l'adresse
www.nativetrail.com

Stanley Vollant

Un médecin autochtone à la tête de l'Association médicale du Québec

Originaire de la collectivité innue de Betsiamites, Stanley Vollant a été nommé président de l'Association médicale du Québec le 21 avril 2001. Il a reçu le mandat de défendre les valeurs professionnelles des médecins du Québec. L'Association représente 6 000 des 14 000 médecins de la province, qu'il s'agisse de spécialistes, d'omnipraticiens, de médecins résidents ou d'étudiants en médecine. Elle s'efforce de maintenir un haut niveau d'excellence au chapitre de la pratique médicale et milite pour de nombreux dossiers importants liés à la santé. M. Vollant est le premier Autochtone en Amérique du Nord à s'acquitter de telles fonctions.

Depuis 1994, Stanley Vollant pratique la médecine au Centre hospitalier régional de Baie-Comeau, où il est chef du service de chirurgie générale. M. Vollant a notamment à cœur l'état de santé des membres des Premières nations. « Les Autochtones ont des problèmes spécifiques et ont droit à des solutions spécifiques », lance-t-il en ajoutant qu'il souhaite sensibiliser le gouvernement et la population à cette réalité.

Lorsque M. Vollant parle de sa profession, ses yeux s'illuminent et laissent entrevoir l'essence de ce qui le passionne. « La médecine est une grande profession, car elle consiste à se dévouer aux autres. Les gens recherchent des médecins qui sont à leur écoute et qui font preuve de chaleur humaine », souligne-t-il.

Pour lui, un bon médecin doit, avant tout, se soucier de ses patients, avoir à cœur son rôle social en plus de faire montre de professionnalisme et de détermination. La détermination, c'est notamment apprivoiser certaines peurs. Et M. Vollant a appris qu'il devait avoir cet atout en main s'il voulait faire carrière dans le monde médical. Il se rappelle les efforts qu'il a dû déployer pour triompher de sa peur à la vue du sang et des morts; il a même admis s'être évanoui la première fois qu'il a touché un cadavre. « Comme je voulais devenir médecin, j'ai pris les moyens pour franchir cet obstacle. »

Pour M. Vollant, la vie est un chemin parsemé d'obstacles, qu'il faut constamment apprendre à surmonter. « Ce sont les obstacles qui t'aident à grandir », tient-il à préciser. C'est notamment en adoptant une telle philosophie qu'il a pu orienter sa carrière vers le domaine chirurgical. M. Vollant tire son inspiration, entre autres, de la vie de ses grands-parents. « Ils se déplaçaient en canot sur la rivière Betsiamites durant plus d'un mois et demi, transportant avec eux bagages et enfants. Ils se rendaient ainsi sur leur territoire de chasse et de pêche. Des obstacles, ils en rencontraient : ils devaient pratiquer le portage, franchir des chutes et lutter pour leur survie. S'ils n'avaient pas traversé toutes ces épreuves, je ne serais pas là aujourd'hui. »

Le succès sans pareil que connaît M. Vollant dans le domaine médical et sa nomination au poste de président de l'Association médicale du Québec sont attribuables à son travail acharné et à sa capacité de saisir les occasions qui se présentent. De toute évidence, M. Vollant a appris à se servir des obstacles comme tremplin.



Photos : Annabelle Dionne

MAKA Innovation Technologique inc.

L'essor rapide d'une jeune entreprise



Photos : Collaboration Karic Roberge

C'est dans le but d'améliorer le rendement aérodynamique des véhicules routiers que MAKA Innovation Technologique inc. a vu le jour à Montréal en mai 1999. La première invention de cette jeune entreprise est un déflecteur aérodynamique, baptisé BoatTail, que l'on fixe à l'arrière des semi-remorques; une invention qui a percé le marché juste au bon moment.

Le déflecteur d'air mis au point par MAKA Innovation Technologique inc. comporte quatre panneaux, installés sur le camion de façon à former un angle de 16 degrés. Ces panneaux atténuent la turbulence à l'arrière du véhicule, minimisant ainsi la résistance aérodynamique du camion. Le déflecteur d'air, qui donne au conducteur une meilleure visibilité lors d'intempéries en réduisant les éclaboussures, permet également de réaliser des économies de carburant substantielles.

« Les camionneurs qui parcourent de longues distances peuvent épargner environ 1 \$ l'heure, ce qui représente une économie de plus de 2 000 \$ par année », explique Karic Roberge, un entrepreneur d'origine huronne-wendat. Comme il en coûte 1 300 \$ pour installer un déflecteur sur un semi-remorque, les économies réalisées sont palpables dès la première année.

Démarrer une entreprise exige certes de l'audace, de la débrouillardise, de la passion, du réalisme et une persévérance sans bornes. Par-dessus tout, les jeunes entrepreneurs Karic Roberge et Mathieu Boivin n'ont pas peur du défi. « Pendant la première année, nous avons effectué de la recherche et perfectionné le produit en plus de rassembler les fonds nécessaires au lancement de l'entreprise, rappelle M. Roberge. Après avoir obtenu nos brevets canadien et américain, nous avons fait connaître notre produit à des fabricants de remorques. Créer sa propre entreprise n'est pas chose facile, admet M. Roberge, mais le jeu en valait la chandelle, car la démarche est très motivante et gratifiante. »

Pour accroître la confiance des gens en leur produit, ils ont mené des tests en soufflerie et des essais routiers au Conseil national de recherches du Canada, sous la supervision de Kevin Cooper, un des chercheurs en aérodynamique les plus connus en Amérique du Nord. Même s'ils ont dû verser 60 000 \$ pour mener ces tests dans le plus grand centre de recherche du pays, M. Roberge et M. Boivin n'ont pas hésité à se consacrer entièrement au perfectionnement de leur produit.

« Ces tests sont inestimables, soutient M. Roberge. Ils nous ont permis de mesurer le rendement aérodynamique du déflecteur d'air et de recueillir d'autres données techniques. Les tests effectués en soufflerie nous ont aidés à déterminer la taille des panneaux, leur configuration et l'angle qu'ils devaient former pour obtenir le résultat optimal. » Les essais routiers, pour leur part, ont confirmé les hypothèses qu'avaient émises les deux partenaires et ont renforcé l'optimisme qui les animait. « C'est rassurant de constater que la théorie est fiable », affirme M. Roberge.

Avec l'intérêt manifesté jusqu'à présent par de grandes entreprises pour la production en série, cette invention a toutes les chances de connaître un succès commercial.

Pour obtenir plus de renseignements au sujet de MAKA Innovation Technologique inc., vous pouvez visiter le site Web à l'adresse www.makainnovation.com ou téléphoner au (514) 384-3883.

Ressources naturelles

Plusieurs communautés autochtones au Québec s'intéressent à l'exploitation des ressources naturelles. Depuis une dizaine d'années, les Autochtones participent davantage à la mise en valeur de ces ressources. Que ce soit dans les domaines de la pêche, de la chasse, de la foresterie ou encore de la cueillette, les Autochtones désirent partager leur savoir-faire et leurs connaissances.



Photo : Annabelle Dionne

La Forêt de l'Aigle

Un exemple de bonne gestion du territoire

La Forêt de l'Aigle, une forêt unique au Québec, est composée surtout de pins blancs, de pins rouges et de feuillus. Située tout près de la communauté algonquine de Kitigan Zibi, la Forêt de l'Aigle offre des occasions d'affaires intéressantes pour les Autochtones dans le domaine forestier.



Photos : Kitigan Zibi Anishinabeg

Depuis 1996, la Forêt de l'Aigle fait partie d'un projet pilote de forêt habitée. Sept organisations participent ensemble à la gestion de ce territoire. Elles sont regroupées sous le nom de Corporation de gestion de la Forêt de l'Aigle. En plus d'avoir à cœur le développement socio-économique de la région, les membres de la Corporation se sont donné pour mandat d'exercer une gestion intégrée du territoire et de mettre en valeur les ressources de la forêt. Le développement et l'aménagement du territoire se fait avec le consensus de tous les membres de la Corporation. La Forêt de l'Aigle offre une occasion unique à la communauté algonquine de Kitigan Zibi d'aménager ce territoire selon ses aspirations.

Grâce à leur grande expertise dans le domaine forestier, les Algonquins ont participé à différents travaux d'aménagement des ressources dans la Forêt de l'Aigle. En plus des coupes forestières, ils ont construit des routes, des ponts et une auberge et ils ont aménagé plus de 100 km de sentiers en forêt pour la marche, le ski de fond, la motoneige, l'équitation et même le traîneau à chiens. Leur participation et leur vision des choses poussent les autres membres de la Corporation à aller chercher les meilleures méthodes pour exploiter la forêt de façon soutenue.

Les travaux forestiers ont permis de créer près de 20 emplois dans la communauté en plus d'entraîner des retombées annuelles de plus de 2 millions et demi de dollars. Tous les profits sont réinvestis pour améliorer la forêt. La communauté autochtone de Kitigan Zibi démontre également un intérêt pour l'écotourisme. D'ici deux ans, différentes infrastructures devraient être mises sur pied pour mettre en valeur le patrimoine autochtone au sein de la Forêt de l'Aigle. Cette expérience démontre qu'il est possible de travailler en partenariat et que les petits gestes peuvent contribuer à réaliser de grandes choses.

Capitaine de bateau

Une vie au rythme des marées

Avant de devenir capitaine de bateau, Gérard Ross, un Innu d'Essipit, en avait déjà vu de toutes les couleurs. Depuis son tout jeune âge, il savait ce que signifiait le mot « responsabilité ». À 15 ans, M. Ross était bûcheron pour une entreprise forestière afin d'apporter un soutien à sa famille. À 18 ans, il réalisait un premier rêve en conduisant des bulldozers. Bien qu'il semblait se destiner au domaine forestier, il a décidé de tout abandonner afin de se lancer dans la pêche au crabe commun.

« En 1980, j'ai acheté un homardier, au Nouveau-Brunswick, que j'ai transformé pour la pêche au crabe. C'était un vieux bateau qui prenait l'eau sans arrêt », se rappelle cet homme qui a tout risqué pour la pêche. « Je n'y connaissais rien mais j'ai appris. »

Du temps et des efforts, Gérard Ross et sa femme Claire en ont mis sans compter. Debout dès deux heures du matin pour préparer la pêche et le bateau, vérifier la température, apprêter les appâts et s'assurer d'avoir tous les pêcheurs nécessaires, le capitaine Ross ne pensait qu'à une chose : faire vivre sa famille. Étant père de deux enfants, il détenait une grande responsabilité. Ne se laissant pas décourager par le froid, les banquises de glace, les tempêtes et le vent, M. Ross a commencé, après trois ans, à voir le résultat de sa persévérance. « Grâce à un équipement de radars électroniques qui facilite grandement la pêche, nous savons maintenant de façon précise où aller pour récupérer le poisson et où se trouvent les meilleurs emplacements », souligne M. Ross.

Comme la pêche au crabe commence au début d'avril ou dès que les températures atteignent plus de 15 °C, pour ne pas que le crabe gèle, Gérard Ross et son équipe de pêcheurs embarquent sur les eaux du fleuve Saint-Laurent et commencent la pêche. Un principe a toujours guidé ce capitaine : le respect de la mer. Lorsque le vent du nord-est atteint 75 ou 80 km/h et que les vagues sont trop hautes, il ne s'aventure pas en mer car cela serait trop risqué. Il arrive que certains pêcheurs moins consciencieux, qui ne respectent pas ce principe, mettent leur vie en péril. « Il n'y a pas de risque à prendre », lance Gérard Ross.

Avec cinq autres pêcheurs de crabe et Les Pêcheries Manicouagan, Gérard Ross possède une usine à Sainte-Anne-de-Portneuf, Les crabiers du Nord, qui s'occupe de vendre tout le poisson pêché. Les États-Unis sont le plus important acheteur de crabe des neiges, mais le marché s'étend jusqu'au Japon. Le crabe acheté par les Japonais doit toutefois être parfait, sans aucune tache brune. M. Ross s'est même rendu au Japon à l'hiver 2001 afin de trouver de nouveaux marchés. Comme quoi la vie de capitaine n'a désormais plus de frontières.



Photos : Annabelle Dionne
et collaboration de M. Gérard Ross

Délice boréal

Des tisanes inuites pour préserver la tradition



Photos : Institut culturel Avataq

Les tisanes inuites Délice boréal sont une réussite remarquable de l'Institut culturel Avataq, créé en 1980. Soucieux de préserver leur culture, leur langue et leur patrimoine, les sages inuits du Nunavik ont été une source d'inspiration au moment de fonder l'Institut, que l'on considère aujourd'hui comme une référence internationale en matière de culture inuite.

En 1998, l'idée de créer une entreprise chargée de commercialiser des produits inuits mijotait dans l'esprit de Robert Watt, président de l'Institut culturel Avataq. Cette nouvelle entreprise devait être en mesure de trouver des sources de financement pour l'Institut, en plus de promouvoir la culture inuite à l'échelle internationale. L'Institut avait entrepris des recherches sur les plantes médicinales et était au fait de l'habitude qu'avaient les Inuits de boire du thé. Voilà d'où est né le projet de commercialisation de tisanes combinant les vertus de cinq plantes de la toundra.

Cette réalisation est une première au pays. « Pour la première fois, les Inuits tirent avantage de la flore dans le but de lancer un produit commercial, note Bruno Pilozzi, gestionnaire du projet. Étant donné que, chez les Inuits, seules quelques personnes âgées connaissent la façon traditionnelle d'utiliser les plantes et en font encore usage aujourd'hui, il fallait préserver ce savoir avant qu'il disparaisse avec elles. »

« Il est plus facile d'infuser des sachets de tisane que des plantes à l'état naturel », explique M. Pilozzi. Grâce aux tisanes Délice boréal, les Inuits auront enfin la possibilité de savourer pleinement leur héritage. Jusqu'à maintenant, les tisanes ont eu droit à un accueil chaleureux. Plusieurs Inuits se sont même rappelés avec nostalgie certains moments de leur enfance.

De juillet à septembre, les Inuits s'affairent sur l'immense territoire sauvage du Nunavik afin de cueillir à la main les plantes qui serviront à la fabrication des tisanes. « Nous ne voulons en rien ralentir la croissance des plantes. C'est pourquoi nous veillons à laisser leurs racines bien en terre, nous garantissant ainsi une ressource inépuisable », explique M. Watt. Une fois récoltées et séchées, les plantes sont transportées jusqu'à Montréal, où elles subissent des transformations d'usage avant d'être emballées en sachets individuels.

« Les tisanes inuites Délice boréal pourraient générer d'importantes retombées économiques pour l'Institut culturel Avataq et, par le fait même, pour la région », souligne Suzanne Beaubien, directrice des Finances à l'Institut. Jusqu'à maintenant, toutes les plantes servant à la confection de tisanes ont été cueillies dans la région de Kuujuaq. Quatre autres collectivités inuites ont proposé de participer à l'entreprise. « Nous prévoyons investir les profits réalisés dans d'autres activités en vue d'atteindre les objectifs de l'Institut et d'offrir des services culturels pour la population du Nunavik », indique M^{me} Beaubien.

Pour obtenir plus de renseignements, vous pouvez visiter le site Web de l'Institut culturel Avataq à l'adresse www.avataq.qc.ca